

8. Les marins et le mariage

Autant les œuvres d'imagination de Pierre Loti sont éloignées de l'école naturaliste, autant le contexte dans lequel il les situe est décrit avec un réalisme que ne renieraient pas les disciples de Zola. Son évocation du mariage et de la famille chez les marins démontre la pertinence de son analyse des questions sociales.

Dans sa vie personnelle, Pierre Loti, c'est bien connu, est sorti des conventions. Rien ne prédisposait le jeune Julien Viaud, élevé dans une famille protestante aux mœurs austères, à s'affranchir ainsi des règles. Pierre Loti avait une réputation sans doute justifiée de bisexuel, et ne faisait rien pour détromper le public, affichant sans doute par provocation, des tenues excessivement ajustées, se maquillant (il se faisait les yeux et mettait du rose à joues), portant des chaussures à talons pour compenser sa taille exigüe, et ne perdant jamais une occasion d'exhiber son corps. Tout ceci est attesté par de nombreux témoins, parmi lesquels des personnes dignes de foi comme Henry Bordeaux. Quant à la nature de ses rapports avec son frère Yves (Pierre Le Cor), Loti n'en dit rien de précis. De la même façon, il est difficile de se prononcer sur son amitié avec Leo Thémèze, jeune quartier-maître devenu capitaine au long cours, et qui l'accompagne dans son voyage au Moyen Orient.

Ces amitiés que ses contemporains ont jugé ambiguës, ne l'ont pas empêché de fonder une famille. Il se marie officiellement en 1886 avec Blanche Franc de Ferrière, une jeune fille protestante qui a le mérite d'être noble, menue, discrète, cultivée et d'avoir du bien. Elle lui donnera un fils, Samuel. Mais il ne s'en tiendra pas là. Tombé amoureux du pays basque et de ses habitants, il souhaite avoir des enfants qui auraient du sang basque. C'est pourquoi il recrute en 1895 une jeune fille basque, Crucita Gainza, dont il aura trois fils, et qu'il installe près de sa résidence familiale à Rochefort au 31 de la rue Pasteur. Ainsi, ses fils basques pourront venir jouer avec son fils légitime. En 1886, au moment de l'épouser, Blanche connaissait-elle la personnalité et la vie de Pierre Loti? « - Sans doute beaucoup moins bien que nous ! » répond Louis Eckert, un de ses descendants, lors d'une conférence donnée en 2011 à l'ARAH [Association de recherches archéologiques et historiques de Lamonzie-Saint-Martin, en Dordogne] .

Le mode de vie assez particulier de Pierre Loti ne semble pas avoir fait scandale, ni dans la Marine, ni à l'Académie, pas plus que dans sa ville natale, alors que les journaux ne se privaient pas d'ironiser sur sa vie personnelle : Caran d'Ache par exemple a publié dans *Le Journal* des caricatures d'une drôlerie absolument féroce sur son voyage en Palestine. Pendant ce temps, les institutions feignaient d'ignorer le genre de vie atypique de l'officier-académicien. Mais dans le monde des lettres, Loti se retrouvait largement dans la norme. Car beaucoup de ses contemporains, écrivains « fin de siècle », avaient de notoriété publique des vies privées tout aussi peu conventionnelles. Rachilde avait mis à la mode le lesbianisme, l'homosexualité masculine était également très répandue dans le monde des

lettres, tout comme l'usage de l'opium. Jean Lorrain se drogue à l'éther, le monde côtoie le demi-monde, Liane de Pougy fréquente les princesses... Et même les écrivains considérés comme « bourgeois » mènent des double-vies et fréquentent des prostituées. Beaucoup meurent sinon de, du moins atteints par la syphilis. On connaît le cas tragique de Maupassant, mais d'autres en étaient également atteints : Flaubert, parmi les plus âgés, mais dans le courant fin de siècle, Huysmans, Zola, Goncourt, Catulle Mendès et bien d'autres, parmi lesquels Alphonse Daudet, qui connut une agonie particulièrement douloureuse.

La vie personnelle de Loti ne doit pas être confondue avec celles des marins qu'il évoque dans ses œuvres. On constate qu'il s'abstient de toute provocation et s'exprime avec pudeur lorsqu'il évoque la vie de ses amis les matelots. Loin de l'image convenue du marin avec « une femme dans chaque port », il nous montre des hommes qui passés quelques frasques de jeunesse, ont pour ambition de fonder une famille. On voit des matelots qui attendent, pour se marier, d'être passés quartier-maître ou encore mieux second-maître, car les soldes sont modestes et permettent à peine de pourvoir aux besoins d'un ménage. C'est la raison pour laquelle le marin préfère lorsque c'est possible, une jeune fille qui a un peu de bien (c'est le cas du « frère Yves »).

Il arrive que le matelot se marie sans trop savoir pourquoi : de retour de campagne,

... ils font mille extravagances avec leur argent. Quelquefois même ils épousent, en manière de passe temps, des femmes quelconques pour avoir une occasion de mettre une redingote noire. Et Yves, lui, qui avait épuisé autrefois tous les genres de sottises, pour changer, avait fini par un mariage. (*Mon frère Yves*).

Mais ce mariage est un vrai mariage, avec une jeune fille douce et honnête, qui va commencer sa vie de couple par sept ou huit mois de veuvage, puisque l'époux part en campagne peu après la cérémonie.

Les rémunérations sont faibles, et c'est pourquoi il arrive que la famille de la jeune fille que courtise le matelot ou le quartier-maître préfère un officier marinier plus âgé, mais dont la solde est supérieure. Ainsi, la famille de Madeleine éconduit Jean Berny : la jeune fille épousera un maître commis (*Matelot*). Pierre le Cor (*Mon frère Yves*) se marie alors qu'il n'est encore que quartier maître, mais va peu de temps après passer Second maître, grâce au soutien de Loti qui fait même intervenir en sa faveur Juliette Adam : « Il est père de famille et soutien d'une vieille mère. Je rêve de lui faire obtenir un avancement qui lui rende la vie moins dure » (*Lettres à Juliette Adam*, avril 1880, à bord du Friedland)

Jean Payral, le spahi, partage à peu de choses près la situation des marins : le célibat forcé, quelques aventures sans avenir. Comme eux, il aspire au mariage : « habiter une petite maison avec Jeanne Mery, tout auprès du modeste toit paternel ! » (*Le Roman d'un*

Spahi). Et il sont nombreux dans son cas, car la marine que décrit Pierre Loti repose sur des effectifs importants. Aucune tâche n'est automatisée, et l'assistance de la machine est limitée à quelques treuils à vapeur. La propulsion mixte, qui subsiste jusqu'à la fin du siècle, impose, en plus des gabiers et personnels de manœuvre, le recrutement de nombreux mécaniciens, chauffeurs et soutiers (car bien entendu, on chauffe au charbon). Il en résulte des équipages constitués par une large majorité de matelots et quartiers-mâtres, tous jeunes et presque tous célibataires ; dont la plupart ne deviendront pas militaires de carrière. Ils peuvent constituer jusqu'à 80 % de l'effectif d'un navire, c'est à dire une proportion inverse à celle que l'on connaît aujourd'hui, où les matelots et quartiers-mâtres ont très minoritaires. Dans la marine du temps de Loti, ce sont les rémunérations les plus modestes qui dominent largement. Ceci étant, les soldes des officiers-mariniers sont encore faibles, et l'officier subalterne, jusqu'au grade de lieutenant de vaisseau, ne perçoit pas une solde compatible avec les dépenses auxquelles il est confronté, s'autant que s'il est admis que la femme d'un officier marinier tiennne un petit commerce par exemple, il est exclu qu'une femme d'officier ait un emploi rétribué.

Le marin peut se porter volontaire pour des campagnes qui lui permettront d'améliorer sa solde. Mais ces absences prolongées peuvent mettre les couples à l'épreuve. C'est ainsi que Jean Kervella (*Un Vieux*) déjà âgé pour un matelot (31 ans) parvient avec ses économies, à épouser une jeune fille avec qui il mène une vie rangée pendant quelques mois, savourant la douceur d'un foyer. Malheureusement, il doit partir dans le Pacifique, et la campagne doit durer 3 ans . Ces missions sont parfois très longues et la relève des équipages est inconnue. Loti nous dit que les officiers peuvent bénéficier d'une relève mais que tel n'est pas le cas des quartiers-mâtres et matelots. Ainsi, Kervella découvre à son retour que sa jeune épouse est partie avec « un vieux riche de la ville », le laissant avec une petite fille de deux ans (conçue manifestement juste avant son départ). Dans cette nouvelle, probablement tirée de faits réels, Loti nous montre les difficultés de la vie du marin aux prises avec les dangers que représente pour le couple une absence prolongée. Seul le courrier permet de maintenir le lien avec ses proches, un courrier qui parvient avec plusieurs semaines de délai. Loti nous dit dans sa nouvelle que la quatrième campagne de Jean Kervella en mer de Chine a duré 10 mois. Le marin doit choisir entre partir pour une campagne lointaine ou rester au pays, étant entendu que seule la campagne permet de faire quelques économies et d'améliorer une situation matérielle très précaire.

Son service terminé, le matelot aspire à revenir au pays fonder une famille . C'est pourquoi ils doivent songer à prendre des précautions, et cette réalité est rappelée dans les *3 Dames de la Casbah*, conte oriental jubilatoire. On voit que les trois marins basques des *3 Dames de la Casbah* sont punis : les dames leur ont transmis la syphilis, l'un meurt et les deux autres, qui n'avaient plus que quelques mois de service à faire, se marient avec des jeunes filles qui les avaient attendus au pays pendant qu'ils couraient la mer. Mais la contagion est là et « leur premier né à chacun d'eux vint au monde couvert de plaies qui étaient honteuses à voir ». [signes évidents de la syphilis]. Plus religieux, ou plus

superstitieux, les trois marins bretons refusent les avances de la petite prostituée arabe des *3 dames de la Casbah* : ils ont vu une ressemblance avec une représentation de la vierge Marie d'une église de leur pays. Ils rentreront en Bretagne fonder des familles parfaitement saines. Quant à l'ami Jean Barada, le cannonier, dont la conduite n'a pas toujours été exemplaire comme on le verra plus loin, il accumule par des moyens pas toujours très honnêtes, un pécule qui va lui permettre d'épouser, à l'issue de son rengagement de cinq ans, « une petite espagnole qui faisait des modes à Bordeaux dans un beau magasin du passage Sainte Catherine » (Mon frère Yves, chap. 26.)

Et lorsque Loti lui-même envisage de se marier, il est Lieutenant de Vaisseau âgé de 34 ans. Il demande à Juliette Adam de l'aider à trouver une jeune fille simple, un peu jolie, pas trop grande, bien portante, autant que possible protestante, et *ayant quelque argent – puisque moi je n'ai rien* – Là encore, Loti rappelle une réalité : la carrière militaire est peu rémunératrice, alors même que la société attend des officiers qu'ils maintiennent un certain train de vie. Il vaut mieux que l'officier dispose d'une fortune personnelle, de revenus annexes, ou qu'il épouse une jeune fille « qui a du bien ».

En escale, les matelots ont inévitablement des relations avec les femmes du pays, mais la nature de leurs rapports n'est pas toujours comparable avec ce que l'on qualifie en France de prostitution, même s'il existe toujours une forme de rémunération. Et les rapports de l'européen du XIX^e siècle avec la femme d'Afrique ou d'Asie ne peuvent pas être jugés selon les critères contemporains. Loti nous montre des rapports ambigus, des relations tarifées qui n'excluent pas les sentiments, et aussi des rapports de domination dans lesquels les rôles peut être inversés . Loti évoque aussi la prostitution à Brest. Il faut dire que Brest à la fin du XIX^e siècle compte près d'un millier de prostituées, et une vingtaine de maisons closes. Au retour des navires, tous ceux qui ne sont pas attendus par une épouse, une mère, une fiancée, sont la proie des prostituées :

Celles qui les attendent, ceux-ci, sont dans la rue des sept saints, déjà sorties sur leur porte et au guet : femmes aux cheveux à la chien peignés sur les sourcils – à la voix avinée et au geste horrible. Tout à l'heure, ce sera pour elle leur sève, leurs ardeurs contenues, - et leur argent – C'est qu'ils paient bien les matelots, le jour de retour, et en plus de ce qu'ils donnent il y a surtout ce qu'on leur prend après quand par bonheur ils sont ivres à point. (*Mon frère Yves*, chap. 3)

Description très réaliste, on pourrait dire naturaliste de pierre Loti, qui n'évoque rien que de bien ordinaire. Il ne faut pas oublier que la syphilis, en ces années 1880, ne se guérit pas. Et la crainte de grossesses non désirées, bien plus que l'austérité des mœurs, interdit aux jeunes hommes célibataires les relations avec des demoiselles de leur âge. Ils n'ont le choix qu'entre l'abstinence, les liaisons avec des femmes mariées, et la fréquentation des prostituées.

Pour ce qui est des relations homosexuelles, Loti les suggère à mots couverts, évoquant même la prostitution masculine à travers Barrada, un ami d'Yves Carradec, qui est connu pour « faire commerce de sa beauté ». Yves condamne cette pratique, tout en faisant preuve d'indulgence envers son ami : « *ce n'est pas très joli, Barrada* ». On peut donc supposer qu'il existe des rapports sexuels entre les matelots, certains tarifés, d'autre non, résultat de longs mois de navigation sans escale, et sans doute aussi de la surpopulation des navires, qui entraîne une promiscuité propice aux échanges charnels.

Y avait-il des relations particulières entre les officiers et entre les officiers et les hommes du rang ? Les officiers ne connaissaient pas la même promiscuité que l'équipage, mais le grade ne change rien à l'affaire. Cependant, Loti reste très muet sur la question. On peut lui en savoir gré, car l'insertion de descriptions explicites n'aurait rien ajouté à ses textes. Ces rapports sexuels peuvent dans certains cas, s'accompagner de relations affectives durables (comme celles que l'on suppose exister entre Pierre Le Cor (le modèle du frère Yves) et Julien Viaud, mais Loti n'en dira jamais rien.

Pour résumer, Pierre Loti nous dit des marins et du mariage n'a rien de très original mais il est un des rares à soulever la question des moyens matériels. Bourgeois conservateur qui hantait les salons et n'avait de cesse de fréquenter l'aristocratie en cherchant à rencontrer les têtes couronnées, il se révèle parfaitement conscient de la condition du marin : les soldes, au moins jusqu'au grade de maître ou premier-maître, ne permettent pas de pourvoir correctement aux besoins d'une famille alors même que l'avancement est très lent. On sait, car il l'a exprimé à plusieurs reprises, les réticences de Loti devant ce qu'il appelle les idées nouvelles, qu'il qualifie de généreuses mais de dangereuses, et sans nul doute eut-il réfuté la notion même de classe ouvrière. Et cependant, il perçoit sans l'avouer, la similitude entre la condition ouvrière et celle des équipages de la marine de guerre. Il ne préconise pas des mesures radicales, mais interviendra souvent comme on peut le constater à travers sa correspondance, en faveur de cas individuels.